

Effet de la modalité perceptuelle (lecture vs. écoute) et de la connaissance du français sur le traitement de la transparence lexicale pour le couple français-portugais

Bernard Harmegnies,

Laboratoire de phonétique, Université de Mons (Belgique) et Laboratoire des sciences de la parole, Académie universitaire Wallonie-Bruxelles

Véronique Delplancq,

Département de Sciences du Langage et Centre d'études en éducation, technologies et santé, Instituto Politécnico de Viseu (Portugal)

Myriam Piccaluga,

Institut des Science du langage, Université de Mons (Belgique) et Laboratoire des sciences de la parole, Académie universitaire Wallonie-Bruxelles

Dolors Poch-Olivé,

Département d'espagnol, Facultat Lletres, Universitat Autònoma de Barcelona (Espagne)

1. Introduction

Concept d'apparition récente (tout au moins dans sa large appropriation par un public sans cesse croissant), l'*intercompréhension* renvoie à un vaste éventail de contextes de communication et de profils de bilinguisme -tant sociétal qu'individuel- susceptibles d'être rencontrés dans tous les cas où la présence d'individus provenant d'origines diverses crée une configuration de *langues en contact*, au sens où l'entendent Dubois et al. (2001). Malgré cette diversité, il n'en reste pas moins, comme le notent Piccaluga et Harmegnies, qu'un socle notionnel commun peut être dégagé des diverses manifestations du concept: la vision de l'intercompréhension comme *activité cognitive consistant, pour le*

locuteur qui n'a pas appris une langue donnée, à néanmoins pouvoir partiellement comprendre – sans aide externe ni humaine ni matérielle - une partie des messages émis dans cette langue (Piccaluga et Harmegnies, 2006, 170).

Or, si de facto, l'intercompréhension apparaît comme un phénomène diversifié mais universel, naturellement présent dans une très vaste diversité de situations écologiques, probablement est-ce du fait de l'universalité des facteurs cognitifs qui la sous-tendent et de leur omniprésence dans le fonctionnement mental de l'humain. Parmi ceux-ci, on ne peut manquer d'évoquer les processus d'ordinaire rassemblés sous le vocable *transfert*, qui réfère à l'actualisation, dans un contexte donné, d'un comportement appris dans un autre contexte. Cette propension de l'humain à appliquer un *modus operandi* développé dans un cadre déterminé à un cadre différent constitue l'une des bases du fonctionnement cognitif. Sur le plan langagier, elle convoque l'idée que le locuteur mobilise, en langue étrangère, des routines dont il a coutume d'user dans sa langue première (« langue maternelle ») ou dans l'une ou l'autre langue dont il possède une certaine maîtrise (« langue(s) de pont »).

Même si l'intercompréhension ne s'est que récemment affirmée comme objet de préoccupations spécifique, susceptible de développements concrets tant au plan sociétal que pédagogique et in fine politique, les facteurs cognitifs qui la sous-tendent ont, depuis quelques décennies, déjà, fait l'objet de recherches émergentes ; au plan scientifique, la problématique de l'intercompréhension, n'est donc plus tout à fait *terra incognita*, même si, à l'évidence, un large déficit caractérise encore l'épistémologie du secteur.

Des travaux empiriques et théoriques externes au champ de l'intercompréhension, se focalisant sur l'un ou l'autre des différents aspects du langage (lexique, morphologie, phonologie, etc.), ont ainsi interrogé les modalités d'application à une langue quelconque, par le locuteur, des processus

de traitement du langage dont il est coutumier en L1 : qu'on songe, par exemple, pour le seul plan phonique, aux travaux de Best (1995), Kuhl (1995), Iverson et al. (2003) ou encore Flege & Mackay (2004), entre autres. Un nombre croissant de travaux scientifiques se consacrent en outre aux réactions du locuteur face à la similarité formelle qu'entretiennent les unités lexicales de langues différentes (Cf., par exemple, de Groot et al., 1994, Sánchez-Casas et al., 1992, Dijkstra et al., 1999, Lemhöfer et al., 2004). Ces recherches, ne traitant, à de rares exceptions près (Bowers et al., 2000), que du contact de l'anglais avec d'autres langues, et dont les résultats sont pratiquement tous publiés en anglais, ont popularisé le terme *cognate* (de plus en plus souvent traduit *cognat* en français), qui, pour Voga et Grainger (2007) réfère à des équivalents traductifs ayant un degré de recouvrement formel relativement élevé du fait de leur origine étymologique commune.

La question qui sous-tend la plupart des études concernant les cognats est relative aux structures du lexique mental chez les bilingues¹, qui, pour les uns, se subdivise en autant d'entités indépendantes que le locuteur connaît de langues (hypothèse des représentations séparées) et, pour les autres, constitue une entité unique complexe (hypothèse des représentations partagées). Les sujets de ces expériences sont donc nécessairement des bilingues ayant atteint un degré de maîtrise substantiel dans les langues qu'on utilise pour les tester. Les tâches auxquelles ils sont soumis relèvent, dans la toute grande majorité des cas, soit de la décision lexicale (indiquer si un item donné relève ou non du lexique d'une langue déterminée : Dijkstra et al., 1999, Lemhöfer et al., 2004), soit de la traduction de mots isolés (fournir un équivalent lexical dans une autre langue : de Groot et al., 1994, Sánchez-Casas et al., 1992) et ce, au départ de stimuli essentiellement scripturaux. Le but est de déterminer si le sujet s'acquitte de la tâche mieux ou plus vite en présence de cognats, considérés comme de possibles points de perméabilité des lexiques mentaux les uns aux autres. Par nature, ces

¹ À l'instar de Romaine (1995), nous entendons ici par *bilingue* le détenteur de deux langues au moins.

travaux, qui se centrent sur le comportement du bilingue avéré, laissent bien entendu dans l'ombre le cas de l'apprenant d'une langue qui lui est étrangère et plus généralement, celui du locuteur ignorant d'une langue, qui est cependant mis au contact d'éléments de celle-ci.

Nous pensons, pour notre part, que si les cognats constituent effectivement des objets d'étude fort intéressants pour la compréhension du traitement bilingue des unités lexicales, il y a lieu d'en préciser les raisons et de contrôler le plus précisément possible les propriétés psycholinguistiques qui sont naturellement les leurs. C'est ce qui a conduit Piccaluga (2004) et Piccaluga et Harmegnies (2006) à se centrer sur les effets d'une variable sous-jacente : la *transparence*, et, *ipso facto*, à ouvrir l'éventail des paires d'unités lexicales inter langues à un champ plus vaste que celui des seuls cognats.

Par ailleurs, nous estimons que l'étude des phénomènes cognitifs impliqués dans le traitement de paires inter langues d'unités lexicales ne doit pas rester uniquement focalisée sur le cas de sujets maîtrisant les deux langues; ceci est crucial pour l'intercompréhension, qui postule justement la non-connaissance par le sujet de la langue non-maternelle à laquelle il est exposé. C'est cette réflexion qui a conduit Piccaluga, Poch et Harmegnies (2010) à confronter des locuteurs à des unités lexicales d'une langue qu'ils ne connaissaient pas.

En outre, dans maintes situations où les activités d'intercompréhension se font jour sur un mode écologique, c'est dans la modalité communicative la plus naturelle qu'elles s'actualisent : l'oral. C'est ce qui nous a conduits, dans nos précédentes recherches, à nous focaliser préférentiellement sur cette modalité communicative, particulièrement délaissée par les études antérieures concernant notre sujet.

Enfin, il nous paraît essentiel d'ouvrir systématiquement ce questionnement au groupe des langues romanes, non seulement pour l'intérêt intrinsèque de l'étude

de celles-ci et en considération du faible nombre de travaux qui leur sont consacrés dans ce contexte, mais aussi parce que les relations que ces langues entretiennent entre elles sont extrêmement riches de potentialités pour ce genre de recherches. A la suite des travaux de Piccaluga (2004), Piccaluga et Harmegnies (2006) et Piccaluga et al. (2010), qui tous se concentraient sur les langues française et espagnole, les recherches présentées ici interrogent les effets, sur le locuteur natif du *portugais*, de l'exposition à des unités lexicales du français (langue qu'il ignore ou connaît mal), mais dont les éléments du lexique présentent une similarité formelle variable avec ceux de sa langue maternelle.

Cet article se focalise donc de manière microscopique sur un aspect déterminé de la gestion des processus d'intercompréhension ; celui qui fait qu'un sujet, sur base de la similarité formelle entre une unité de son lexique et une unité lexicale inconnue d'une autre langue, se montre capable d'identifier, dans sa langue propre, une unité à contenu sémantique similaire. Nous pensons en effet que si l'on veut développer une didactique de l'intercompréhension, il faut en appréhender le fonctionnement psycholinguistique. C'est une condition *sine qua non* du développement d'une didactique à proprement parler *cognitive*. Notre but est ici d'apporter une contribution, via cette approche très focalisée, sur un aspect donné de ces phénomènes qu'il faudra certes, une fois qu'on les aura mieux cernés dans leur unicité, resituer dans les systèmes complexes dont ils participent.

2. Transparence et intercompréhension

Il est bien connu que les langues du groupe roman ont conservé, dans leurs lexiques, des traces majeures de leur origine latine. Il en résulte que des rapprochements inter langues peuvent être établis, certaines unités lexicales issues d'une source latine commune ayant conservé des similarités tant formelles

que sémantiques. Des exemples² tels que *momento*_{it} – *momento*_{es} au départ du latin MOMENTUM sont fréquents dans le groupe roman³.

La littérature scientifique anglophone relative aux cognats y a certes été sensible, mais les paires d'unités lexicales dont elle use, indistinctement qualifiées « cognates », se caractérisent en vérité par des propriétés variables (mais rarement contrôlées), dont on peut cependant douter qu'elles aient, sur le sujet, des effets psycholinguistiques identiques. Au plan sémantique, on observe ainsi que certaines paires se caractérisent par une grande proximité des signifiés concernés alors que d'autres réunissent des unités lexicales ne partageant, dans les deux langues, qu'une partie des éléments sémantiques ; au plan formel, on constate que dans certaines paires, s'observe tantôt une grande similarité tant à l'écrit qu'à l'oral, tantôt une plus grande similarité à l'écrit qu'à l'oral, tantôt une plus grande similarité à l'oral qu'à l'écrit, voire encore divers degrés de dissimilarité tant à l'écrit qu'à l'oral. Or, ce qui fait l'intérêt des cognats dans ce genre d'expérience, est, à notre estime, moins leur origine commune – *la cause* de leurs similarités – que les conséquences de celle-ci et de leur évolution, à savoir le *type et le degré* de similarité.

De fait, dans une logique d'intercompréhension, la notion de *similarité* est particulièrement importante; seule la similarité perçue entre un objet d'une langue connue et un objet d'une langue ignorée peuvent en effet déclencher des stratégies de transfert et ainsi faire appliquer à l'objet de la deuxième le traitement d'ordinaire réservé à celui de la première. Appliqué au lexique, ce raisonnement conduit au constat que le succès de la stratégie de transfert dépendra de la corrélation entre cette similarité de forme et une éventuelle similarité sémantique.

² Par convention, chaque fois qu'est ici cité un mot d'une langue, il apparaît en italiques, accompagné, en indice, d'un digramme désignant la langue (es: espagnol, fr: français, it: italien, pt: portugais, etc.).

³ Des rapprochements du même ordre peuvent être établis dans d'autres groupes, tel celui des langues germaniques, voire encore entre l'anglais et certaines langues du groupe roman.

Dans l'expérience relatée ici, nous nous intéressons à l'effet de la similarité de forme entre langue source et langue cible sur la production, en langue cible, d'une unité lexicale présentant, avec l'unité de langue source, une bonne similarité sémantique. Nous nous demandons, en d'autres termes, si la sélection d'un bon équivalent lexical est ou non influencée par la similarité inter langue des signifiants. Il est important, de ce point de vue, de pouvoir apprécier le degré de similarité entre unités lexicales à signifiés similaires. Cette nécessité est d'autant plus patente que (comme nous l'avons précédemment souligné), un regard critique sur la littérature relative aux cognats conduit rapidement au constat que des unités à signifiés équivalents peuvent se caractériser par des signifiants à degrés de similarité variables. S'agissant des seules langues romanes à l'oral, pour une paire d'unités lexicales en équivalence sémantique, on peut, par exemple, observer une similarité de forme tantôt parfaite (*mano*_{it} vs. *mano*_{es} : /'ma no/_{it} vs. /'ma no/_{es}), tantôt limitée à une partie des phonèmes grande (*praias*_{pt} vs. *playas*_{es} : /'pra jas/_{pt} vs. /'pla jas/_{es} ou moins grande (*mão*_{pt} vs. *main*_{fr} vs. /'mã/_{pt} vs. /'mẽ/_{fr}), voire encore très faible (*œil*_{fr} vs. *occhio*_{it} : /'œj /_{fr} vs. /'ok kjo/_{it}).

Dans le droit fil des réflexions de Piccaluga et Harmegnies (2006), nous appelons ici *transparence* (cf. figure 1) la magnitude de la similarité phonique qu'entretiennent deux unités lexicales appartenant chacune à une langue déterminée et caractérisées par l'équivalence de leurs signifiés. Nous considérons que la transparence est grande si les signifiants sont phoniquement proches et qu'elle est d'autant plus faible qu'ils se différencient l'un de l'autre.

Puisque seul nous intéresse ici le cas des paires lexicales inter langues en relation de similarité sémantique, nous ne prendrons pas en considération les cognats caractérisés par une dissimilarité sémantique (« *deceptive cognates* », « *faux amis* »). Par ailleurs, si la notion de transparence s'applique facilement aux cognats, nous ne la limiterons pas à ces paires d'unités lexicales et considérerons

qu'elle peut s'appliquer à toute paire inter langue d'unités lexicales caractérisée par une relation de similarité sémantique. Aux extrémités d'un axe représentant la propriété de transparence-opacité, pourraient donc se trouver d'une part (transparence maximale) la paire *mano*_{it} vs. *mano*_{es} et d'autre part (transparence nulle ou opacité) des paires telles que *sable*_{fr} vs. *arena*_{es} ou *maçon*_{fr} vs. *albañil*_{es}.

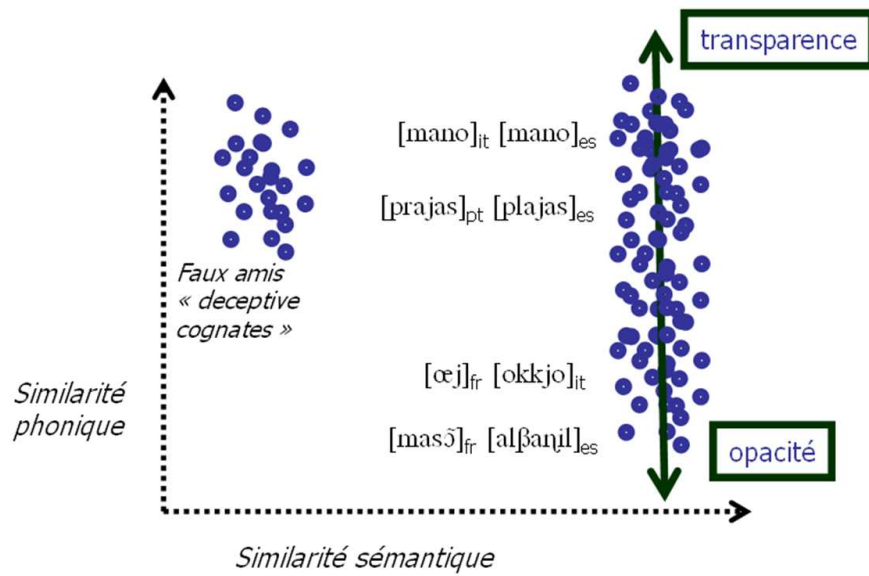


Figure 1 : relations conceptuelles entre similarité phonique, similarité sémantique et transparence : chaque point figure la localisation d'une paire d'unités lexicales inter-langues dans le plan similarité phonique / similarité sémantique ; la transparence considéré ici concerne les paires en bonne similarité sémantique et varie en raison directe de leur similarité phonique (d'après Piccaluga et Harmegnies, 2006).

3. Dispositif expérimental

3.1. Le corpus

Afin de mener à bien notre recherche, nous avons résolu de nous centrer sur des unités lexicales provenant des langues française et portugaise. L'intérêt de ce choix provient certes en premier lieu de la proximité qui caractérise ces deux langues, eu égard à leur commune origine latine. Mais ce sont aussi leurs différences qui nous ont intéressés. De ses contacts nombreux et complexes avec d'autres langues (notamment germaniques) à diffusion septentrionale, le Français a en effet conservé des mots d'origine non latine ; il a vu, par ailleurs, nombre de transformations s'appliquer aux étymons latins, sollicités plus ou moins tardivement dans l'évolution de la langue. Le portugais, de son côté, a souvent

gardé plus de proximité, dans son stock lexical d'origine latine, avec les étymons ; cependant, il a aussi connu ses propres vicissitudes, développé des processus de changement linguistique spécifiques, et aussi intégré un nombre important de mots d'origines diverses là où le Français a conservé des termes d'origine latine. En bref, les lexiques des deux langues dans leur état actuel offrent ainsi une très large panoplie de degrés de similarité variables entre signifiants pour des paires d'unités lexicales à signifié commun.

Pour les besoins de l'expérience, nous avons élaboré une liste de 90 unités lexicales françaises. Chacune se caractérise par l'identité de son signifié avec celui d'une unité lexicale portugaise et un degré variable de similarité de son signifiant avec celui de l'unité lexicale portugaise correspondante. Afin de regrouper les paires d'unités lexicales en classes de transparence, nous avons eu recours à une procédure inspirée de celles précédemment utilisées dans d'autres travaux (Piccaluga, 2004, Meissner, 2004, Piccaluga et Harmegnies, 2008, Piccaluga et al., 2010) ; elle permet, sur base de règles d'équivalence syllabique quantitative et d'équivalence phonémique qualitative, de classer les paires d'unités lexicales inter-langue en l'une ou l'autre des trois catégories mutuellement exclusives *transparent*, *semi-transparent* et *non transparent*. Le critère de similarité utilisé ici est purement phonique et ne tient aucun compte des aspects graphiques. En bref, une paire d'unités lexicales inter langues est réputée se trouver en relation de transparence si chacune des syllabes d'un des deux mots trouve son équivalent phonique dans l'autre mot. A cet effet, des règles d'équivalence phoniques ont été établies⁴. Si chaque syllabe d'un mot dans une langue peut ainsi trouver sa correspondance dans un mot de l'autre qui a le même contenu sémantique –et à condition que l'ordre des syllabes soit conservé-, la paire est déclarée transparente⁵ ; si aucune syllabe d'un mot ne correspond à quelque syllabe que ce soit de l'autre, la paire est déclarée non-transparente (ou

⁴ Par exemple, la règle 2 établit l'équivalence entre le /y/ français et le /u/ du portugais ; la règle 6 établit l'équivalence entre la dissyllabe finale portugaise /dadə/ et la syllabe française /te/ ;

⁵ Par exemple dans /fa kyl te/ fr - /fa kul da də/ pt, où /f/, /a/, /k/, /l/ sont présents dans les deux langues, et où /y/ correspond à /u/ par application de la règle 2 et /dadə/ correspond à /te/ par application de la règle 6.

encore opaque) ; dans les autres cas, elle est considérée comme semi-transparente.

3.2. Les sujets

Pour la présente expérience, deux groupes de sujets ont été constitués.

Les sujets du premier groupe ont été choisis sur base des réponses fournies à une fiche d'identification linguistique. Les 10 lusophones sélectionnés, adultes (un a 38 ans ; les autres de 40 à 60 ans), sont tous de la région de Viseu (Beira Alta, Portugal), qu'ils n'ont pas quittée, ou qu'ils habitent depuis leur enfance. Ils n'ont pas eu de contact avec la langue française lors de leur formation initiale, au cours de leurs activités professionnelles ou touristiques ou encore dans leurs relations familiales et n'en ont pas à l'heure actuelle, de façon structurée. Ils n'ont pas non plus étudié le latin ni de grec durant leurs études. Six ont eu un contact avec l'anglais, allant de quelques heures au cours d'une formation administrative de 4 mois à 5 ans (2^{ième} et 3^{ième} cycles d'enseignement, achevés il y a 15 ans pour le plus récent). Aucun n'a entamé d'études supérieures.

Le second groupe est également constitué de 10 sujets lusophones natifs. Ces derniers ont cependant eu des contacts peu approfondis avec le français, soit en contexte scolaire (initiation à caractère livresque), soit occasionnellement à la faveur d'activités professionnelles (où le français n'était cependant pas la langue principale des échanges des sujets avec leurs collègues). Pour tous ces sujets, la dernière utilisation du français dans ces contextes remonte à plus de quinze ans. Au moment du recueil des données, leur niveau de maîtrise est de l'ordre du niveau A1 du Cadre Européen Commun de Référence (2001). Ils ont tous, par ailleurs, eu un contact avec l'anglais, en contexte scolaire et/ ou professionnel, deux d'entre eux ayant même vécu (de 11 à 15 ans) aux USA. Huit d'entre eux sont détenteurs d'un diplôme d'études supérieures, les deux autres ayant arrêté leur parcours d'études à la fin du secondaire (12^{ième} année de scolarité).

3.3. Les tâches

Pour tous les sujets, dans toutes les conditions, la tâche consistait en la production d'un mot portugais, candidat équivalent traductif d'un mot français présenté en isolation. Les recueils de données se sont déroulés dans un local de l'École Supérieure d'Éducation de Viseu (Portugal). Les sujets ont participé à l'expérience isolément ou par groupe de deux, mais toujours en présence de l'un d'entre nous (VD), afin d'éviter des échanges d'informations et de mieux observer les démarches adoptées. Aucune espèce d'aide n'a été fournie.

Lors d'une première session de recueil de données, les sujets ont été confrontés, dans un premier temps, à une tâche d'écoute. Les mots français (45) leur furent présentés via un montage power point (chaque mot pouvait être écouté à trois reprises consécutives, une diapositive ne présentant qu'un seul mot à la fois ; il n'était pas permis de reculer ; le temps de réponse n'était pas imposé). Ce corpus oral était constitué de 15 mots transparents, 15 semi transparents et 15 opaques. Dans un second temps (quelques minutes plus tard), un deuxième corpus composé de 45 autres mots (15 transparents, 15 semi transparents et 15 opaques) leur fut proposé, cette fois en modalité écrite. Pour chaque mot portugais présenté, le sujet était de surcroît prié de procéder à l'évaluation subjective de son degré de sécurité dans l'effectuation de la tâche. Une échelle de Likert à cinq niveaux (1 : très peu sûr ; 5 : très sûr) a été, à cet effet, utilisée.

A l'occasion d'une deuxième session de recueil de données (un mois plus tard), ces mêmes sujets, dans les mêmes conditions expérimentales, ont été confrontés à la même tâche, les mots initialement présentés à l'oral l'étant cette fois à la lecture, et vice-versa.

3.4. Les mesures

Nous avons cherché à construire, pour chaque sujet, d'une part un score exprimant la qualité de son effectuation de la tâche, et d'autre part une évaluation de son assurance subjective dans l'effectuation de la tâche. Le score de qualité et

le score de sécurité devaient bien sûr être calculés tant pour la modalité écrite que pour la modalité orale, en sorte de pouvoir ultérieurement procéder à des comparaisons. Pour une modalité déterminée (oral ou écrit), le score de qualité est la proportion de mots français pour lesquels un mot portugais correspondant effectivement au mot français a été recueilli. Le score de sécurité, quant à lui, est la moyenne des évaluations fournies pour l'ensemble des paires, dans chacune des modalités (1 : peu sûr ; 5 : très sûr).

4. Résultats

4.1. La qualité dans l'effectuation de la tâche

Comme le montre la figure 2, les distributions de scores à l'écoute varient considérablement en fonction du niveau de transparence du mot présenté et, dans une moindre mesure, de la maîtrise fonctionnelle de la langue par les sujets.

Chez les sujets totalement ignorants de la langue, on constate, pour les niveaux de transparence extrêmes, tantôt un effet plancher (niveau de transparence le plus faible), tantôt un effet plafond (niveau de transparence le plus important), révélés par la forte dissymétrie (tantôt gauche, tantôt droite) des distributions. L'effet plancher s'explique probablement par le fait que, en ce qui concerne le niveau de transparence faible, certaines unités lexicales étant totalement opaques, et le sujet n'ayant aucune connaissance de la langue étrangère, il lui est impossible de fournir une réponse correcte. De même, en ce qui concerne l'effet plafond, il s'explique par la grande similarité formelle entre les unités lexicales des deux langues impliquées et par l'aptitude des sujets à percevoir comme similaires les unités lexicales présentées, malgré les différences des structures phonologiques des deux langues. Pour le groupe d'unités lexicales de transparence moyenne, les résultats apparaissent plus gaussienement distribués, et centrés dans une zone correspondant à une valeur légèrement inférieure à la valeur médiane de l'axe représentant le score.

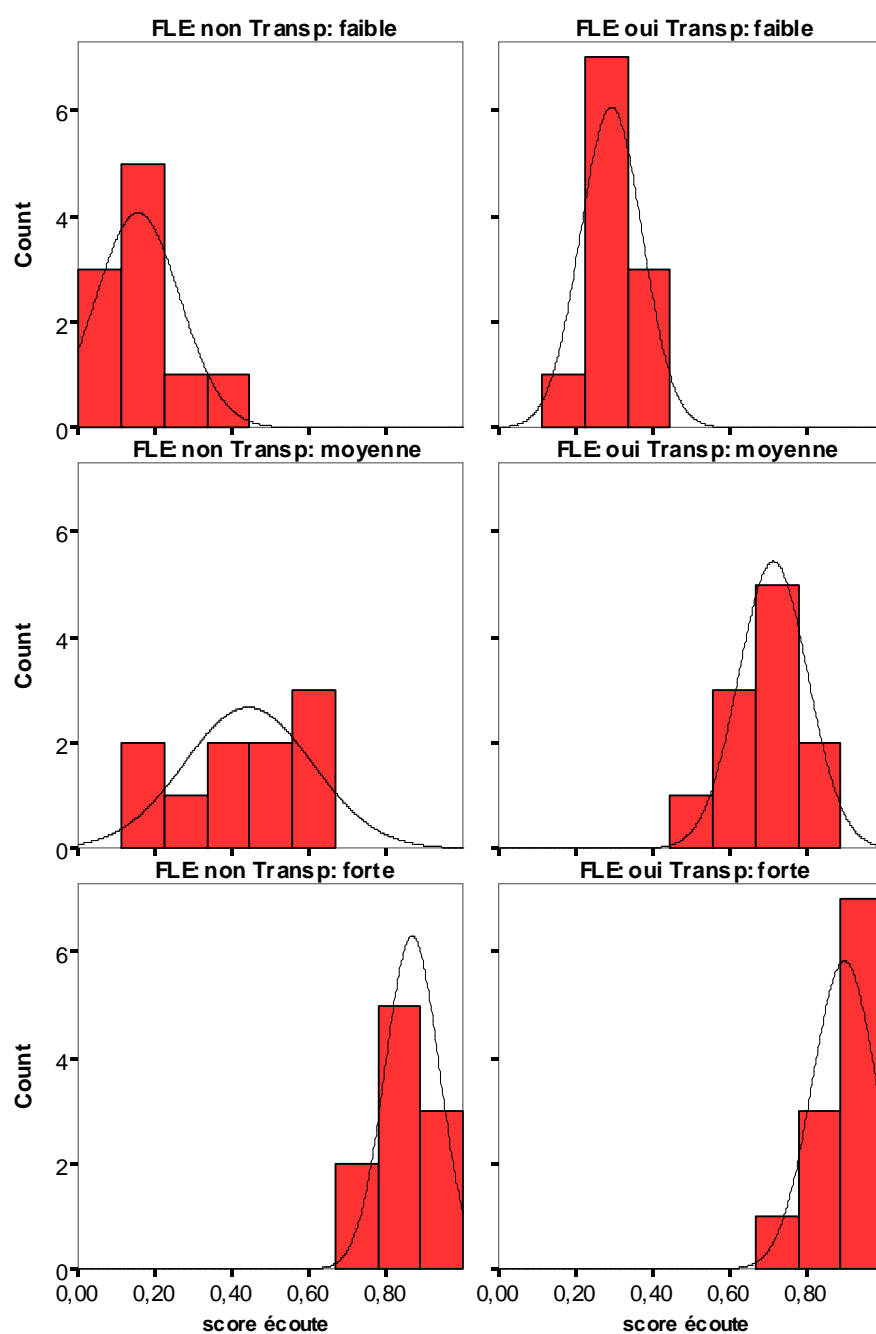


Figure 2 : distribution des scores de reconnaissance correcte à l'écoute pour les 3 niveaux de transparence (de haut en bas : transparences faible, moyenne et forte) et pour les deux types de sujets (à droite : ayant une pratique fonctionnelle du FLE, à gauche : n'ayant pas cette pratique).

Pour les sujets ayant un certain degré de maîtrise de la langue, l'effet plafond s'accroît pour le plus haut niveau de transparence, suggérant de meilleures

aptitudes des sujets aux processus de l'intercompréhension et/ou de meilleurs aptitudes perceptuelles pour le traitement du français, et/ou une connaissance lexicale plus développée.

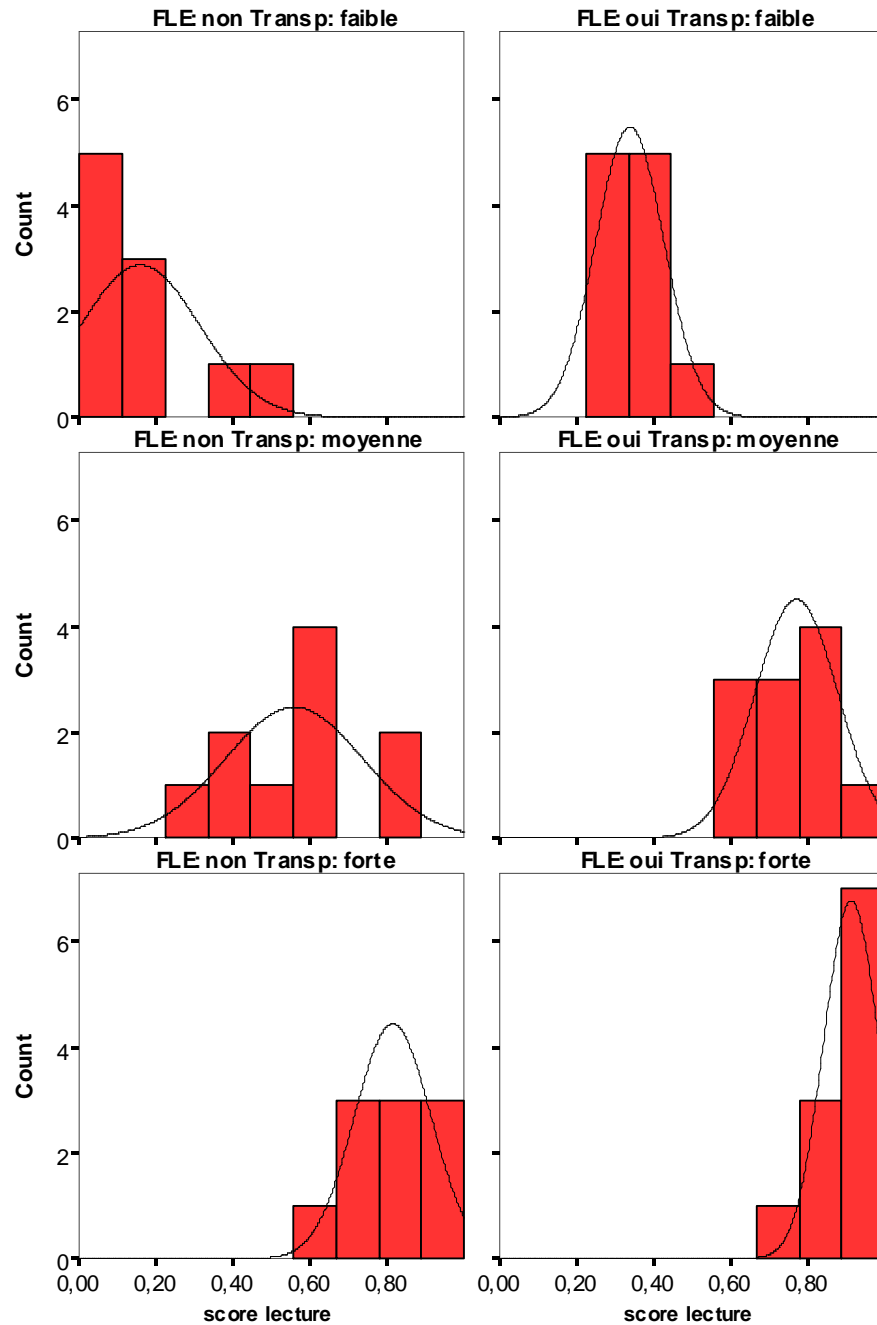


Figure 3 : distribution des scores de reconnaissance correcte en lecture pour les 3 niveaux de transparence (de haut en bas : transparences faible, moyenne et forte) et pour les deux types de sujets (à droite : ayant une pratique fonctionnelle du FLE, à gauche : n'ayant pas cette pratique).

Pour le niveau de transparence moyen, la distribution est, en première analyse, gaussienne, comme c'était le cas dans l'autre groupe de sujets, mais elle se centre cette fois vers le deuxième tiers de l'axe représentant le score. Enfin, pour le niveau de transparence faible, l'effet plancher a disparu, même si les valeurs demeurent assez basses.

Des constats globalement similaires peuvent être effectués en ce qui concerne les résultats en lecture. Ici, on observe cependant une tendance générale à l'accroissement des scores, les distributions se situant plus à droite, sur l'axe des scores, que ce n'était le cas pour la modalité écoute.

Cette observation est confirmée par la figure 4, qui présente les moyennes de chacune des distributions prises en considération. On y observe une nette tendance à la supériorité des scores en lecture (avec la seule exception du groupe dépourvu de connaissance en français pour le plus haut niveau de transparence). On observe néanmoins que c'est surtout aux niveaux de transparence moyens que la supériorité apparaît le plus nettement.

Source	df	Carré moyen	F	Sig.
Connaissance du français	1	,758	35,394	,000
Transparence	2	4,325	202,080	,000
FLE * transparence	2	,083	3,883	,026
Modalité (lecture-écoute)	1	,030	7,265	,009
Modalité * connaissance du français	1	,002	,564	,456
Modalité * transparence	2	,030	7,275	,002
Modalité * connaissance du français * transparence	2	,012	2,893	,064

Tableau 1 : résultats de l'analyse de variance sur les scores de qualité dans les tâches de lecture et d'écoute.

On constate par ailleurs la supériorité, pour tous les niveaux de transparence, et quelle que soit la modalité (lecture ou écoute), du groupe ayant une certaine maîtrise du français par rapport à l'autre.

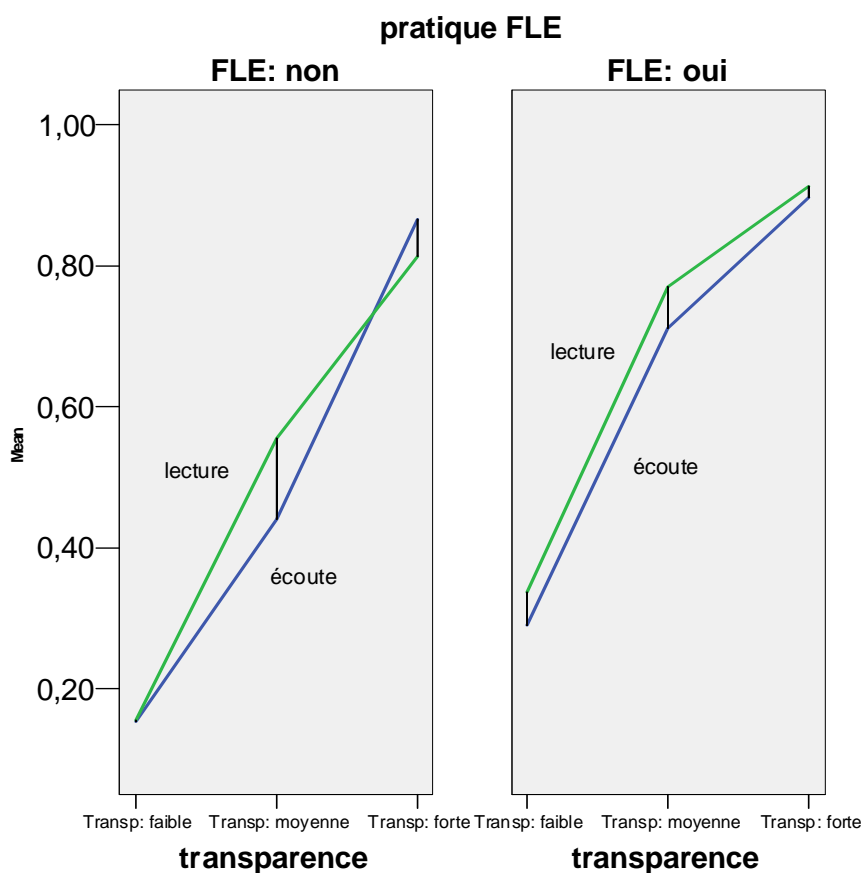


Figure 4 : moyennes des scores en lecture et à l'écoute pour les trois niveaux de transparence. Pour chaque niveau de transparence, le trait vertical joint les moyennes correspondant respectivement à la lecture et à l'écoute.

Ces observations sont confirmées par l'analyse de variance (cf. tableau 1), qui confirme l'effet de la modalité, ainsi qu'une interaction significative entre modalité et niveau de transparence, soulignant bien ainsi le caractère significatif du constat d'une différence d'effet de la transparence en fonction de la modalité. Par ailleurs, l'analyse confirme, globalement, l'effet sur l'ensemble des scores, de la transparence et de l'appartenance au groupe de sujets. L'effet de l'interaction modalité * transparence est également significatif, ce qui confirme nos observations antérieures à propos de la différence inter modalité en fonction du degré de transparence. Seules apparaissent non significatives les interactions entre d'une part l'interaction entre la modalité et l'appartenance à un groupe de

sujets et, d'autre part, l'interaction triple entre modalité, appartenance à un groupe de sujets et transparence.

4.2. La confiance des sujets dans la qualité de leur travail

L'étude des scores de confiance (cf. Figure 5) montre que, de manière générale, les sujets apparaissent assez sûrs d'eux. A l'écoute, la moyenne générale est de 3,96, et en lecture, de 3,79 ; compte tenu que les sujets pouvaient se prononcer dans une échelle dont le maximum était de 5, on observe que ces valeurs semblent indiquer une plutôt bonne assurance des sujets dans une tâche qui, pourtant, aurait pu être considérée comme de nature plutôt anxiogène, s'agissant, pour les sujets, de traiter une langue qu'ils ne connaissent pas du tout ou très peu.

On observe par ailleurs que la transparence exerce un effet très significatif (cf. tableau 2), les sujets se sentant d'autant plus sûrs de leur résultat que le mot traité est plus transparent. On note par ailleurs que les sujets se sentent très significativement plus en sécurité lorsqu'ils disposent d'une formation –même rudimentaire- en français ; pour autant, leur assurance n'est pas totale, de même que celle des novices n'est pas absolument nulle, bien loin de là. On constate par ailleurs que, tout comme dans le cas des scores de qualité, les scores de confiance tendent à être plus élevés à l'écrit qu'à l'oral ; cette différence n'est cependant que faiblement significative. L'observation de la figure 5 conduit à penser qu'elle est surtout marquée dans le groupe qui a du français un certain niveau de maîtrise, bien qu'aucun effet d'interaction ne soit confirmé par l'analyse.

Source	df	Carré moyen	F	Sig.
Connaissance du français	1	19,470	20,340	,000
Transparence	2	14,923	15,590	,000
FLE * transparence	2	1,113	1,162	,320
Modalité (lecture-écoute)	1	,832	3,208	,079
Modalité * connaissance du français	1	,664	2,560	,115
Modalité * transparence	2	,077	,298	,743
Modalité * connaissance du français * transparence	2	,432	1,667	,198

Tableau 2 : résultats de l'analyse de variance sur les scores de confiance dans les tâches de lecture et d'écoute.

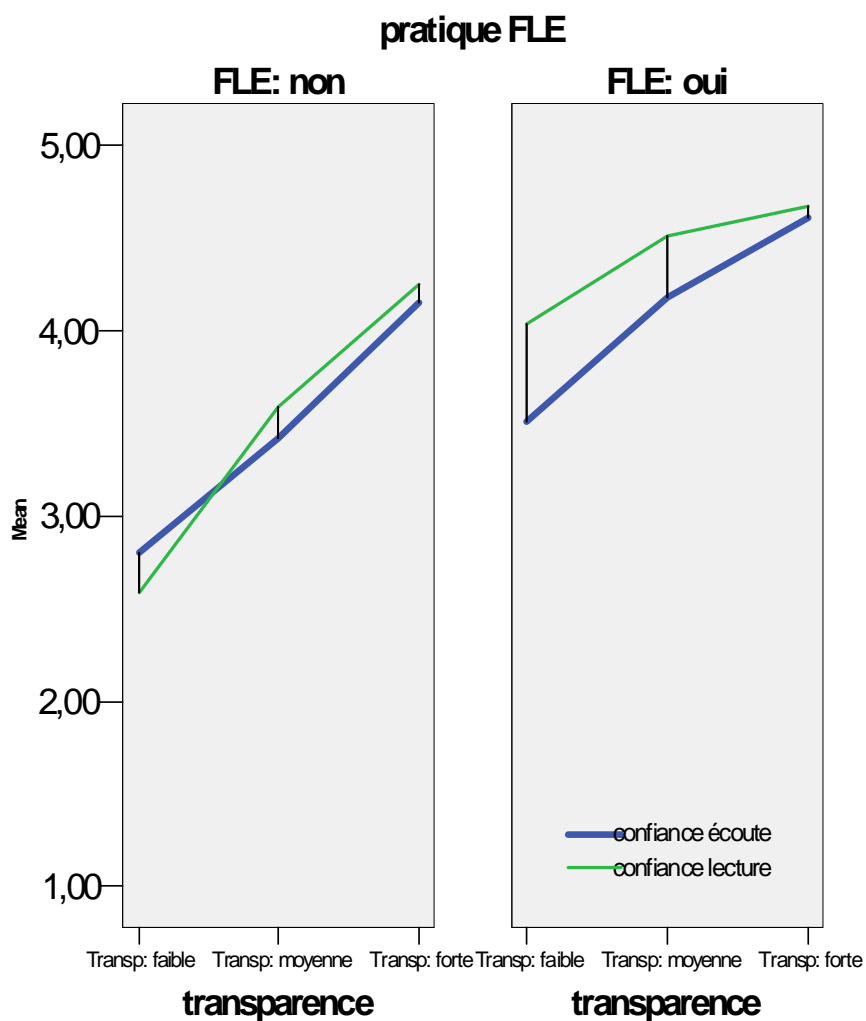


Figure 5 : moyennes des scores de sécurité en lecture et à l'écoute pour les trois niveaux de transparence. Pour chaque niveau de transparence, le trait vertical joint les moyennes correspondant respectivement à la lecture et à l'écoute.

4.3. La relation entre qualité et confiance

Le calcul du coefficient de Bravais-Pearson fait apparaître une corrélation significative entre score de qualité et score de sécurité, et ce tant à l'écoute ($r=.599^{**}$) qu'en lecture ($r=.647^{**}$). Les coefficients de détermination correspondants se montant respectivement à .419 et .359, on peut conclure à une communauté de variance de l'ordre de 40%. Il y a donc bien une liaison indéniable entre la sécurité et l'efficacité dans la tâche, mais la variation d'une des deux variables est loin de pouvoir expliquer la variation de l'autre.

Il est intéressant de noter que cette liaison imparfaite fait apparaître des profils de sujets différents. Dans la figure 6, qui présente le graphe bivarié pour la tâche d'écoute, on observe ainsi que les sujets étiquetés « 9 » et « 55 » montrent une bonne cohérence entre les deux scores : le sujet étiqueté « 55 » a un score de performance réduit, et son score de confiance est faible ; le sujet étiqueté « 9 » présente, quant à lui, un score de performance élevé, et son assurance est grande. Les sujets étiquetés « 35 » et « 28 » se comportent de manière différente : le premier en effet affiche une grande confiance en lui, alors qu'en fait, ses résultats sont médiocres; le second a un bon score de performance, mais son score de sécurité est faible.

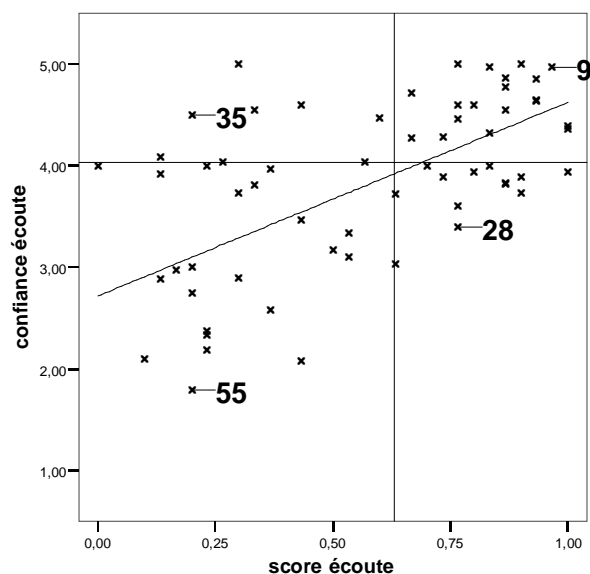


Figure 6 : liaison, pour l'ensemble des sujets, tous niveaux de transparence confondus, entre les scores de qualité (abscisse) et de confiance (ordonnée) à l'écoute. La droite de régression traverse le plan en biais. Le croisillon figure les médianes des scores de qualité (ligne verticale) et de confiance (ligne horizontale). Quatre sujets aux profils différents (étiquetés « 9 », « 28 », « 35 » et « 55 ») sont localisés, à titre illustratif, dans le plan.

Des observations similaires peuvent être faites à propos de la tâche de lecture, comme le suggère la figure 7. On observe cependant ici que les sujets pris en exemple au paragraphe précédent ne sont plus localisés de la même manière dans le plan de régression, et que la dissonance entre scores que l'on observait, à

l'écoute, pour les sujets étiquetés « 35 » et « 28 », est ici moins accentuée. A l'évidence, la tâche modifie donc, pour le sujet, la liaison entre sa performance et sa représentation de son efficacité dans la tâche.

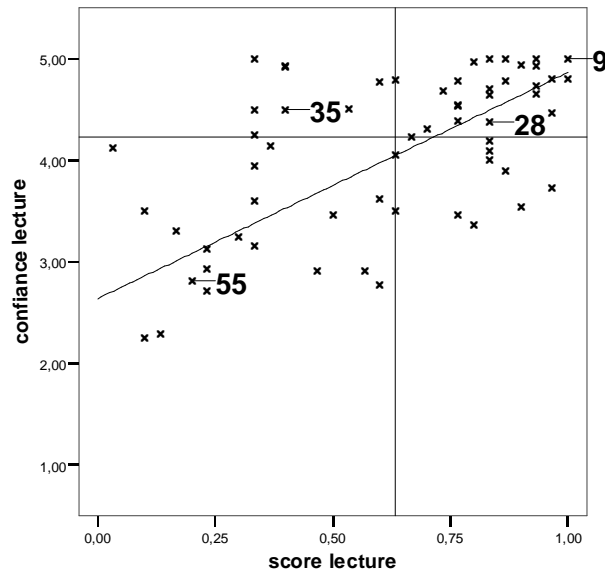


Figure 7 : liaison, pour l'ensemble des sujets, tous niveaux de transparence confondus, entre les scores de qualité (abscisse) et de confiance (ordonnée) en lecture. La droite de régression traverse le plan en biais. Le croisillon figure les médianes des scores de qualité (ligne verticale) et de confiance (ligne horizontale). Quatre sujets aux profils différents (étiquetés « 9 », « 28 », « 35 » et « 55 ») sont localisés, à titre illustratif, dans le plan.

La figure 8 permet d'approfondir le constat, en étudiant la variation de la liaison entre performance et évaluation de la sécurité. Elle montre qu'à l'écoute, la relation n'est de fait avérée que pour les faibles niveaux de transparence, où l'on constate d'ailleurs qu'elle est plus forte (le pourcentage de variance est double) chez les sujets ayant une expérience du français. Les pourcentages de variance commune sont, de manière générale, plus élevés en lecture. On observe en outre que la relation tend à être plus forte lorsque les sujets ont du français une certaine connaissance et aussi lorsque la transparence est faible. Au contraire de ce qui était le cas pour l'écoute, on observe ici des pourcentages de variance commune substantiels, en particulier chez les sujets à maîtrise du français, et ce, dans les niveaux de transparence les moins importants (transparence faible : 54%, transparence moyenne, 62%).

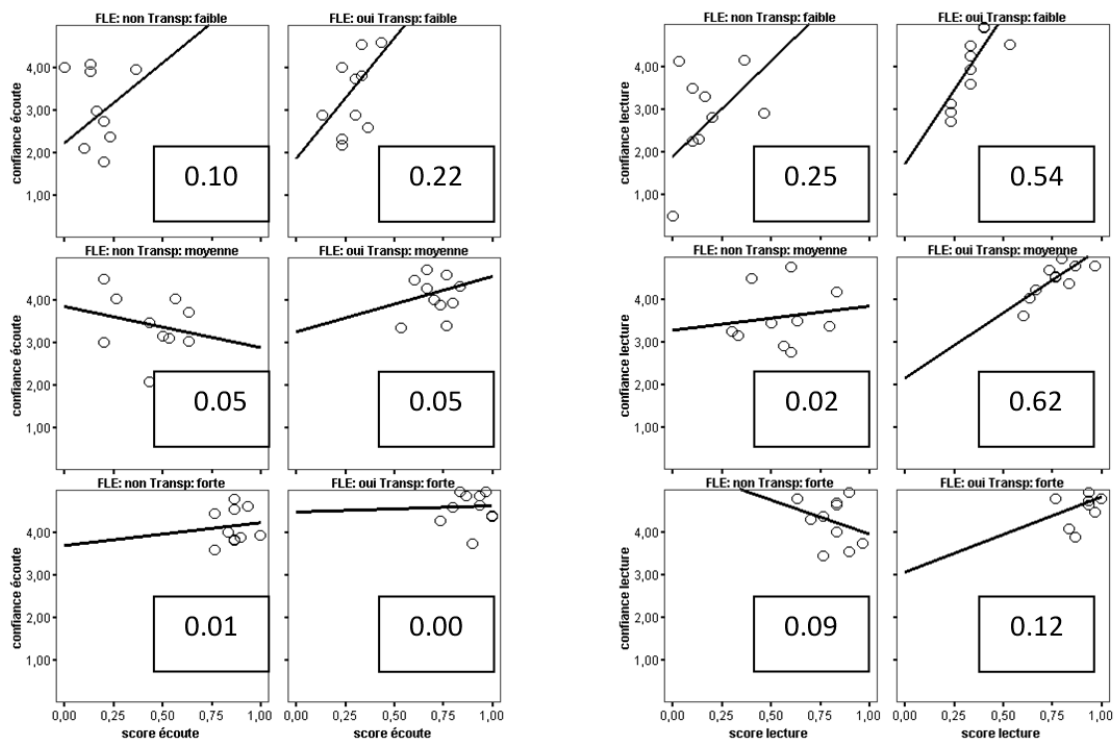


Figure 8 : liaison entre le score de qualité et le score de confiance, à l’écoute (gauche) et en lecture (droite), dans chacun des deux groupes de sujets, pour les trois niveaux de transparence. Dans la vignette superposée à chaque graphe, figure le coefficient de détermination correspondant à l’échantillon de valeurs représentées par le graphe.

5. Conclusions

Dans cet article, nous avons soumis des lusophones natifs à une tâche requérant de leur part l’identification d’une unité lexicale de leur langue maternelle correspondant, au plan sémantique, à un mot d’une langue qui leur était inconnue (groupe 1) ou peu connue (groupe 2). Nous avons à cet effet constitué 90 paires d’unités lexicales français-portugais, qui se distribuent en trois catégories de transparence. Pour ce faire, nous avons dû évaluer le taux de transparence en recourant à un système ad hoc basé sur des règles d’équivalence entre les deux langues. Nous avons par ailleurs recouru à une tâche classique de recherche d’équivalents à l’écrit mais aussi à une tâche beaucoup moins fréquente dans la littérature, car basée sur un traitement uniquement oral.

Nos observations font apparaître un indéniable effet du niveau de transparence sur la performance des sujets. Ceci nous permet de confirmer, d'une part, globalement la validité de nos règles de correspondance, et ipso facto de notre méthodologie de construction de corpus, ainsi que, d'autre part, le constat précédemment opéré sur des paires français-espagnol, que le processus traductif repose en très grande partie sur l'assimilation des unités lexicales de la langue inconnue à celles de la langue maternelle, et ce d'autant plus significativement que la similarité formelle est importante.

Notre précédente recherche faisant intervenir des paires inter langues en isolation (Piccaluga et al., 2010) n'avait pris en considération que des locuteurs monolingues. La présente étude, recourant à la même méthodologie, y a cependant ajouté un groupe de locuteurs ayant une certaine maîtrise du français. Cet ajout nous a permis de constater la robustesse et la profondeur des processus impliqués, puisque leur action est aussi significative chez les sujets totalement ignorants de la L2 que chez ceux qui en avaient une certaine pratique, nonobstant la supériorité globale des résultats de ce groupe. Cette observation corrobore celles antérieurement faites (Piccaluga et Harmegnies, 2006) dans le cas de paires français-espagnol, chez des professionnels de la médiation linguistique (interprètes de conférence), grands experts de leurs langues et du recours aux stratégies de traitement des paires de langues en contact.

Tout comme nous l'avions précédemment constaté, on observe également que la gestion de la tâche est plus efficace à l'écrit qu'à l'oral, probablement eu égard à la moins grande diversité des formes scripturales que des formes orales, et sans doute aussi du fait d'une tradition scolaire et académique qui, privilégiant l'écrit, y favorise l'émergence de stratégies d'intercompréhension.

Nos observations concernant la corrélation entre performance dans la tâche et auto-évaluation de l'aptitude à l'effectuer ouvrent par ailleurs d'intéressantes

perspectives sur la problématique de la métacognition des sujets : certains sont très congruents dans leur auto-évaluation et dans leur performance ; d'autres au contraire se montrent fort dissonants, car ils affichent une grande assurance alors que leurs performances sont mauvaises ou vice-versa. Il n'est pas sans intérêt, par ailleurs, de constater, non seulement, que la maîtrise du français renforce la corrélation performance-autoévaluation, mais encore que le recours à l'écrit est un facteur de congruence entre la performance et l'auto-évaluation. Tout se passe comme si le contrôle échappait d'autant plus aux sujets qu'ils n'ont pas de connaissance de la langue et que la tâche leur est présentée dans la modalité la moins investie par la tradition scolaire.

La sensibilité de nos sujets au dispositif mis en place, de même que la congruence des présents résultats avec nos travaux antérieurs, justifient, à notre avis, la poursuite de recherches de ce type. Celles-ci devraient sans doute tendre à une meilleure compréhension des phénomènes dont l'existence a été ici confirmée. En particulier, les mécanismes perceptuels qui rendent la tâche plus aisée à l'écrit qu'à l'oral mériteraient d'être étudiés en détail. Les variations de profils métacognitifs vaudraient également la peine d'approfondissements systématiques. La validation des règles de correspondance utilisées pour l'établissement des catégories de transparence devrait également faire l'objet de développements complémentaires. Pour toutes ces perspectives, la mise en œuvre de démarches moins macroscopiques que celles développées dans cet article (où l'accent a surtout été porté sur les groupes de sujets et les catégories d'unités lexicales) et, au contraire, centrées préférentiellement sur le suivi des stratégies personnelles et la prise en compte ciblée des unités lexicales dans leurs spécificités individuelles nous semble prioritaire.

6. Bibliographie

Best, C. (1995): Direct Realist View of Cross-Language Speech Perception. In W. Strange: Speech Perception and Linguistic Experience: Issues in Cross-Language Research (pp. 171-204). Baltimore: York Press.

Bowers, J., Minouni, Z. & Arguin, M. (2000): Orthography plays a critical role in cognate priming : evidence from French/English and Arabic/French cognates. Memory and cognition, 28, 1289-1296.

Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer (2001) : Paris : Didier.

Degroot, A., Dannenburg, L. & Vanhell, J. (1994): Forward and backward word translation by bilinguals. Journal of Memory and Language, 33 (5), 600-629.

Dijkstra, T., Grainger, J. & Van Heuven, W. (1999): Recognition of cognates and interlingual homographs: the neglected role of phonology. Journal of Memory and Language, 41, 4, 496-518.

Dubois J., Giacomo-Marcellesi, M., & Gespin, L. (2001) : Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage. Paris: Larousse.

Flege, J. & MacKay, I., (2004): Perceiving Vowels in a Second Language. Studies in Second Language Acquisition, 26, 1-34.

Iverson, P., Kuhl, P.K., Akahane-Yamada, R., Diesch, E., Tohkura, Y., Kettermann, A., & Siebert, C., (2003): A perceptual interference account of acquisition difficulties for non-native phonemes, Cognition, 87, 47-57.

Kuhl, P.K. (1995): Linguistic Experience and the “Perceptual Magnet Effect”. In W. Strange: Speech Perception and Linguistic Experience: Issues in Cross-Language Research (pp. 121-154). Baltimore: York Press.

Lemhöfer, K. & Dijkstra, T.(2004): Recognizing cognates and interlingual homographs : effects of code similarity in language-specific and generalized lexical decision. Memory & Cognition, 32, 533-550.

Meissner, F.-J. (2004) : Esquisse d’une didactique de l’eurocompréhension. In F.-J. Meissner, H.G. Klein & T.D. Stegmann (eds) : EUROCOM les sept tamis : lire les langues romanes dès le départ (pp. 12-83). Aachen : Shaker (Editions Eurocom).

Piccaluga, M., Poch-Olivé, D. & Harmegnies, B. (2010): La transparence lexicale en modalité orale ; le cas du couple espagnol-français. In M. Iliescu, Siller-Runggaldier, H. & P. Danler (eds.): Actes du XXV^e CILPR Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, 2 (pp.127-136).Berlin, New York : De Gruyter,.

Piccaluga, M. (2004): Aspects psycholinguistiques de l’interprétation. Thèse de doctorat, Université de Mons-Hainaut.

Piccaluga, M. & Harmegnies, B. (2008) : Aux sources de l’intercompréhension : facteurs psycholinguistiques de la qualité interprétative en langues proches. In F. Grin & V.Conti (eds.): S’entendre entre langues voisines : vers l’intercompréhension. (pp. 169-195). Genève : Georg.

Romaine, S. (1995): Bilingualism. Oxford: Blackwell.

Sanchez Casas, R., Davis, C. & Garcia Albea, J. E. (1992): Bilingual lexical processing:exploring the cognate/non-cognate distinction. European Journal of Cognitive Psychology, 4, 293-310.

Voga, M. & Grainger, J. (2007): Cognate status and cross-script translation priming. Memory & Cognition 35, (5), 938-952.

7. Résumés

O presente artigo pretende ser um contributo experimental ao estudo dos efeitos 1. da transparência lexical (baixa, media, alta), 2. do domínio da língua (nenhum vs. A1) e 3. da modalidade de comunicação (leitura vs. audição) sobre a performance de locutores portugueses nativos em tarefas de tradução de palavras do francês para o português. 20 sujeitos participaram na experiência. Devido a um nível muito baixo de francês, quando existir, tiveram que recorrer às similaridades formais inter línguas para perfazer a tarefa. Os resultados mostram efeitos significativos do nível de transparência (controlado por um conjunto de regras de equivalência fónica), do nível de domínio e da modalidade de comunicação.

The paper is an experimental contribution to the study of the effects of 1. lexical transparency (low, medium, high), 2. language mastery (no vs. A1)., and 3. communicative modality (reading vs. listening) on the performance of native Portuguese speakers in a task of word translation from French into Portuguese. 20 subjects haven taken part in the experiment. Given their very poor mastery of French, if any, they had to rely on the inter language formal similarities of the words to perform the task. Results shows significant effects of the transparency level (controlled by means of a set of phonic equivalence rules), of the level of mastery and of the communicative modality.

8. Mots clés

Palavras chaves : transparência lexical, oral, audição, escrita, leitura, processos cognitivos, distância linguística, inter língua português/ francês

Keywords: lexical transparency, oral, written, audition, reading, cognitive processes, linguistic distance, Portuguese/French interlanguage

Mots clés: transparence lexicale, oral, écrit, écoute, lecture, processus cognitifs, distance linguistique, interlangue portugais/français